

La Grande Guerre vue par les musiciens

Avant-propos	5
Programme d'écoute	7
La Grande Guerre vue par les musiciens	9
Un choral emblématique	11
Vaillante Belgique	15
Le courage à l'italienne	17
Chers amis, chers disparus	18
Pondération	21
De la suite dans les idées	23
Partageons nos soupirs	24
Les enfants à l'ombre de la guerre	26
L'art, un refuge ?	32
Paix à leurs âmes	36
Illustrations complémentaires	38
La Grande Guerre et la musique	38
La Grande Guerre et la peinture	39
Une curiosité	44
Suggestions de lecture	46
Musique	46
Littérature	46
En pratique	54

Avant-propos

Dans le souci de promouvoir la culture musicale auprès d'un public mêlant amateurs et professionnels, j'ai préparé, organisé et présenté une série de conférences musicales traitant de thèmes variés et plaisants.

Chacune est publiée dans un numéro de la revue *Tempus perfectum* aux éditions Symétrie.

Ces conférences s'ouvrent sur un programme précis, avec références exactes des œuvres retenues (**indiquées en gras dans le texte**) et des enregistrements correspondants. Les pièces sont écoutables sur internet.

Par volonté de correspondance entre la musique, la littérature et les arts, des propositions picturales (toutes facilement consultables en ligne) et des suggestions bibliographiques sont commentées en fin d'exposé.

Je remercie :

- la Bibliothèque nationale de France-Richelieu et l'ensemble de son personnel, toujours disponible et dévoué ;
- le formidable réseau des médiathèques parisiennes, qui rendent des services innombrables et dont la richesse fait de nous des nantis ;
- et il va sans dire, le public qui est venu m'écouter quand il est entendu que nous avons plus urgent à faire ; sa présence et ses témoignages de sympathie furent la récompense immédiate de mes efforts, face à l'ampleur de la tâche.

Ce premier volume traite d'un sujet dont l'importance dépasse les seules commémorations, la Grande Guerre vue par les musiciens.

Je le dédie à Hervé, dont la pertinence des remarques, le soutien moral et l'aide matérielle ont, durant tous ces mois de préparation puis de rédaction, superlativement allégé cette tâche.

Sophie Comet

La Grande Guerre vue par les musiciens

Ce blondinet bouclé aux yeux bleus et aux joues roses prend la pose avec tout ce qu'il faut, ses soldats, ses fusils, son tambour. La mignardise de son visage, l'ingénuité de son regard, sa docilité patiente et son sourire timide participent à la candeur de l'enfance. Les figurines qui l'accompagnent représentent quatre grenadiers hongrois, trop grands pour lui d'ailleurs mais peu importe. Ils ont la raideur altière qui sied à leur fonction, celle d'appartenir aux unités d'élite de l'infanterie. L'enfant porte leurs attributs, qui détonnent sur sa robe blanche à collerette : un bonnet d'ourson à sa taille, des sangles croisées sur la poitrine, une épée sur le côté gauche. Bien sûr la mise en scène ne relève pas du hasard. Sa main gauche est affectueusement posée sur un soldat. De la droite, il tient avec fermeté un fusil ; un autre repose à terre. Le drapeau autrichien, toujours en vigueur avec ses trois bandes horizontales, une blanche insérée entre deux rouges, est bien en vue au premier plan. Partenaire musical des fantassins depuis le *xvi^e* siècle, un tambour est posé à ses pieds, renversé sur ses baguettes. Il ne manque qu'une trompette à la scène, mais peut-être n'est-elle pas loin.

Cette toile fut exécutée par le peintre autrichien Ferdinand Georg Waldmüller (une reproduction simplifiée est présentée page précédente). Professeur à l'Académie de Vienne, ce principal représentant de l'esthétique *Biedermeier*¹ est à la fois portraitiste de la vie bourgeoise et paysagiste renommé. Ses œuvres font montre d'un réalisme poétique et heureux souvent anecdotique, cette miniature en témoigne. Réalisée en 1832, elle est un portrait de cour, c'est-à-dire un genre hautement codifié avec lequel on ne plaisante pas. Le cadre dans lequel le bambin se trouve est domestique. Il s'agit du bureau de son grand-père l'empereur François I^{er}, dans le château impérial où sa famille se repose les mois d'été à Baden en Basse-Autriche. Les tableaux qui encombrant la table sont ceux de ses proches, l'archiduc Ludwig et la princesse Élisabeth de Savoie-Carignan. Les dimensions réduites de la toile ajoutent à l'intimité de l'image.

Pour l'instant l'enfant n'a que deux ans mais une fois adulte, il mettra vite en application pratique ce pour quoi il a été si tôt formé. Voici François Joseph, le futur empereur d'Autriche et roi de Hongrie, dont la conduite des affaires d'État sera autoritaire sa vie durant. Soixante-huit ans de règne, qu'il mènera d'une main de fer et d'une autorité irréfragable, tambour battant justement. Mais avait-il suffisamment mesuré les conséquences politiques et humaines que sa décision allait entraîner quand il choisit, le 28 juillet 1914, de déclarer la guerre à la Serbie ? Le jeu des alliances, sans compter celui des intérêts économiques, politiques et géostratégiques, aggravait la situation en provoquant une réaction en chaîne sans précédent. L'Europe brûlait ses vaisseaux et s'engouffrait corps et âme dans un engrenage belliciste que rien ne pourrait arrêter. Une guerre qui ne serait ni courte ni glorieuse pour personne, contrairement aux prévisions des chefs d'État, des généraux et des profiteurs divers obstinés dans leur folie.

1. Actif en Allemagne et en Autriche, le courant *Biedermeier* s'étend de 1815 à 1848 environ. Qualifié de petit-bourgeois parce que terre-à-terre et conservateur, il prône l'ordre et la discipline, la morale et le respect de l'autorité, tout en développant le culte de la famille et du foyer (l'esthétique nazie s'inspirera même des portraits de famille dont il propage la mode). Le style *Biedermeier* interfère sur la littérature et le théâtre, la peinture et l'architecture, le mobilier et la mode, mais aussi sur la musique. Le terme *Biedermeier* peut se traduire par « brave Meier » (*Meier* étant un patronyme aussi courant en Allemagne que Martin, Dupond ou Durand en France ; il résulte d'une déformation de *Meister*, « maître »). Voir également la note 75, p. 34 de ce numéro.

Illustrations complémentaires

Les illustrations proposées ici sont en rapport direct ou non avec les œuvres précédemment commentées. Conformément aux directives éditoriales, l'ordre adopté est celui alphabétique des noms d'auteurs, et non celui chronologique de l'achèvement des œuvres. Il en sera de même pour les livres cités dans la bibliographie.

La Grande Guerre et la musique

Maison 1812, Couturier, successeurs Pelisson, Guinot & Blanchon, *Clairon de l'armistice*, fin du XIX^e siècle, Paris, musée de l'Armée, cuivre et nickel

Remarquable pour son agilité et sa facilité d'émission, le clairon à pistons est l'instrument des sonneries militaires, de la transmission des ordres, des messages, des alertes. Stravinski l'utilise dans *L'Histoire du soldat* (1918), Sergueï Prokofiev dans *Lieutenant Kijé* (1933). Il est bien sûr très présent lors de la Grande Guerre⁸⁵. Celui-ci a beau être un cuivre comme les autres, il possède une valeur symbolique qui le rend en un sens émouvant. Il a été utilisé à La Capelle dans l'Aisne, par le caporal Pierre Sellier du 171^e régiment d'infanterie, pour marquer le premier des cessez-le-feu le 7 novembre 1918 à 21 heures – informations gravées à même le métal. Ce « clairon de la victoire » a été offert par son propriétaire au musée de l'Armée en 1926. La première de couverture de cet ouvrage en propose une reproduction.

Anonyme, *Ravel soldat*, 1916, Paris, Archives B.N.F., photographie, H. 0,90 ; L. 0,65 m

En dépit de son exemption du service militaire, de problèmes de santé divers, de son poids plume et de sa taille réduite (il mesurait un mètre soixante-et-un), Ravel fait tout son possible pour participer aux combats. Suite à de multiples démarches, il finit par conduire un camion militaire près de Verdun dès mars 1916, mais il est démobilisé l'année suivante après avoir contracté la dysenterie. Il existe plusieurs clichés du compositeur portant l'uniforme. Il est ici englouti par un gros manteau en peau de bique qui permet de résister au froid, et qui est porté par les conducteurs d'engins automobiles et les aviateurs – et par Bécassine dans *Bécassine chez les Alliés !* Ravel écrit dans une lettre à Jane Bathori datée du 6 avril 1916 : « Je suis bien loin de Paris, bien loin de la musique ; je suis un poilu en peau de bique, casqué, masqué, qui se promène en auto sur des routes rébarbatives, jusqu'au sein de la "lutte gigantesque". »

Anonyme, *Démontage des orgues de la cathédrale d'Amiens*, entre 1914 et 1918, Charenton-le-Pont, médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine, photographie, H. 13 ; L. 18 cm

La situation est peu banale : les tuyaux de l'orgue de la cathédrale d'Amiens ont été déposés par familles et par tailles à même le sol. Les bancs et les autres meubles d'église

85. André Pézard dans *Nous autres à Vauquois* (1917) : « Le chevrotement des cuivres me rappelle le temps où, parmi les herbages et les peupliers de la Sarthe, je manœuvrais moi-même comme jeune soldat : les éclats grêles du clairon bondissant dans les lointaines verdure me faisaient rêver d'une guerre "fraîche et joyeuse". » Mais aussi : « Les deux clairons continuent à sonner. Jamais sonnerie plus maladroitement ne nous a fait ricaner à la caserne ; coupées de couacs, détonantes et clopinantes, deux charges essaient en vain de s'accorder, se dépassent, s'attendent, se heurtent, se rattrapent, en une cacophonie enfantine. Malgré le tragique de la nuit sur cette hauteur glacée, [...] j'ai une envie nerveuse de rire au son de cette pitoyable charge, qui boite, si maigre, dans l'air infini. »